ser par aucune crise, par aucune période de sommeil, à l'état de veille. La chose paraîtra toute naturelle à quiconque aura bien compris l'influance dominante d'une conviction sur les facultés psychologiques et les puissances physiologiques subordonnées. C'est là une des principales forces des instituteurs de la jeunesse, des médecins eux-mêmes : ils opèrent des merveilles dès qu'ils ont conquis une pleine confiance.

Le sommeil hypnotique est un moyen physique de faire naître une confiance aussi absolue. Mais de plus, il a le caractère d'une crise nerveuse. Or, il est d'expérience que, dans l'état de crise, le malade peut prédire à coup sûr le retour de sa crise. Est-ce une prévision, une vue de l'avenir ? Assurément non. Mais le malade, en faisant sa prophétie à laquelle il croit fermement, dispose tellement ses facultés que, le moment venu, son imagination leur donne la secousse qui fait éclater la crise. N'est-ce pas ainsi qu'on se réveille à l'heure qu'on a choisie avant de s'endormir?

Il y a là, nous le savons bien, une difficulté sérieuse à cause de l'oubli qui semble occuper l'intervalle entre les deux crises. Mais, à notre avis, c'est oubli n'est qu'apparent; nout irions même jusqu'à nier l'oubli. Les connaissances de l'âme ne s'évanouissent pas à mesure qu'elle les acquiert. Elles lui sont toutes semblablement présentes, une fois qu'elle les a acquises; elles sout comme quelque chose d'elle-même. Seulement, il lui est impossible de les considérer toutes à la fois, d'en avoir également conscience. Diverses causes les ramènent devant l'œil de la conscience, qui est l'attention. Parmi ces causes, on peut remarquer la volonté préconçue de faire attention à l'arrivée d'une sensation prévue, telle que la sensation d'une sonnerie, l'appel d'une voix amie, la vue d'un objet déterminé, etc. Tout cela est l'affaire d'expérience, et suppose dans l'esprit une sorte de tensien anormale, continue, une attente légèrement consciente. L'émotion qui accompagne la sensation prévue est comme la détente qui cause une explosion. On s'y montre surpris, parce qu'on n'y pensait pas, mais on s'y attendait (1).

Maintenant, nous croyons qu'il est permis de considérer l'état où se trouve l'hypnotique qui réalise une suggession précédemment reçue, comme une nonvelle crise. Ce n'est pas une crise complète, c'est une crise partielle. Personne n'ignore aujourd'hui que le cervean n'est pas un organe, mais une collection d'organes. Ces organes cérébraux ne fonctionnent pas nécessairement tous à la fois. Grâce à leur indépendance réciproque, ils peuvent être affectés séparément par des états morbides. Le sommeil hypnotique, qui est un état morbide, peut donc tomber sur certains de ces organes et laisser les autres plus ou moins à leurs fonctions. Rien n'empêche par conséquent. de penser que l'hypnotique est rentré partiellement en crise au moment où il accomplit une suggession reçue à une époque antérieure. Mais, alors, on le comprend, tout s'explique comme dans la première crise, qu'on pourrait appeler la crise mère. C'est encore la conviction qui est ici le grand thaumaturge, avec cette seule différence qu'elle est rappelée au lieu d'être produite à l'heure même.

(A suivre) J. DE BONNOIT S. J.

(1) Le joli mot, *On s'y attendait!* On était arrivé déjà où l'on se dirigeait; c'est la concience qui devance et attend au terme l'inconsilience. Il y a toute une philosophie dans cette expression.

UN ROUBAISIEN

ZOUAVE PONTIFICAL ET JÉSUITE

(Suite. — Voir le numéro du 23 février.)

« Rome, 7 novembre 1867.

« Mes bien chers parents,

L'honneur que Dieu m'a fait de prendre part au glorieux combat de Mentana surpasse toute reconnaissance. Il est donc bien vrai que je me suis battu pour son nom, que, cinq heures durant, je me suis trouvé au milieu d'une grêle de balles, que cent fois j'ai exposé ma tête et tout cela, pour lui. Sans doute, il n'a pas accepté une seule goutte de mon sang; mais par ma présence, je le lui consacrais tout entier. Mes bien chers Parents, je voudrais faire passer dans vos cœurs toutes les émotions que j'ai ressenties : je vous raconterai de mon mieux notre expédition.

« Nous partimes dans la nuit de samedi au dimanche 3 novembre, par un temps sombre et une pluie torrentielle. N'importe, l'enthousiasme était grand. Tout le régiment des Zouaves était engagé ; des légionnaires et des carabiniers suisses marchaient avec nous ; bien plus, nous devions nous battre en compagnie des Français, que commandait le général de Polhès.

« Quel beau spectacle de voir se déployer, sur la voie Nomentane, cette imposante colonne de cinq mille hommes ! Les Zouaves, au nombre de quinze cents, formaient l'avant-garde ; puis, venaient les autres troupes pontificales.

Les Français, chasseurs à pied, compagnies de ligne et artillerie, formant un effectif de deux mille hommes, marchaient en arrière comme réserve. » Il était juste que les soldats du Pape, seuls à la peine depuis si longtemps, fussent aujourd'hui les premiers à l'honneur ; aussi, avait-il été convenu entre les chefs, que les Français laisseraient agir l'armée pontificale, prêts à l'appuyer quand il en serait besoin.

Au sortir de Rome, on salue « la fraîche et douce basilique d'Agnès, indiquant au chrétien qui passe le chemin de l'éternité. Ce souvenir de la jeune vierge se présente aux soldats du Christ, comme une gracieuse apparition. De ces catacombes tout imprégnées du sang chrétien, il s'échappe un courant de grâce qui fortifie, et comme des chants de triomphe acclamant par avance ceux qui vont mourir. » On marchait lentement depuis quatre heures. au milieu de la boue, sous une pluie battante, quand on fit halte dans une vaste plaine à Capo-Bianco.

« Tandis que tout le monde s'agitait, j'eus le bonheur de revoir les amis. L'instant était solennel ; peut-être, était-ce une dernière heure d'intimité que Dieu nous ménageait. » Le lieutenant Wyart, MM. Vittrant, Cordonnier, Moeller et d'autres se retrouvent avec Théodore ; ils ne se quitteront guère pendant la bataille, toujours au premier rang. Moeller, ancien officier de Zouaves, venait de rentrer comme simple soldat ; il avait demanda la sixième compagnie du premier bataillon pour se trouver avec Théodore, dont il connaissait la famille. « Le soir du samedi, nous soupâmes gaîment ensemble. Il était exténué d'une longue course faite le matin, et ses pieds lui causaient de violentes souffrances ; malgré cela il endossa le sac. Quand on n'a jamais porté que l'épée d'officier, cela doit paraître horriblement lourd, et je ne pouvais assez l'admirer ; j'aurais volontiers porté deux sacs pour le décharger.

Une heure et demie se passe en causeries intimes ; soldats et aumôniers se promènent ensemble dans la plaine ; on mange un morceau, on sèche ses vêtements à des feux de broussailles, on se communique ses dernières recommandations, la pluie cesse, le soleil se montre radieux, le clairon annonce le départ, et ses notes résonnent jusqu'au fond des cœurs.

« J'embrassai M. Wyart et serrai la main aux amis ; puis, m'adressant au bon Jésus et à mes chers intercesseurs, je leur fis une prière, leur rappelant mes souffrances, ma bonne volonté, leur miséricorde. J'avais reçu le pain des martyrs, j'étais tranquille autant qu'on peut l'être. Alors ma pensée se reporta vers vous, cher père et chère mère ; je priai mon bon Ange de vous porter, avec mes adieux, l'inspiration d'une prière ! Nous partîmes en chantant le vieux refrain du bataillon : *En avant! marchons, Zouaves du Pape, à l'avant-garde !....* Ce refrain, les Zouaves l'ont composé jadis sous la tente, ils l'ont chanté à travers les rudes sentiers des Apennins : c'est le fier langage du soldat qui sait se battre, et du chrétien qui sait mourir. Les vers n'ont d'autre poésie que celle du dévouement, mais n'est-ce pas la mieux inspirée? Deux compagnies nous précédaient : elles ne tardèrent pas à se déployer en tirailleurs, et nous attendîmes. »

Garibaldi avait choisi habilement ses positions ; son armée, forte au moins dix mille hommes, occupait le plateau oblong où se dressent, à cinq cents mètres de distance, Mentana et Monte-Rotondo. Ces deux bourgs, avec leurs citadelles, leurs maisons blanches, leurs épaisses murailles, se profilent sur la crête qui partage les vallées du Tibre et de l'Anio. Des ruisseaux, des torrents, des ravins découpent les deux versants, et rendent difficile l'abord des sommets, en multipliant les pentes abruptes et les déchirures. Aux alentours des deux petites cités, les bois d'oliviers et les taillis, les vignes et les clos offraient aux Garibaldiens d'excellentes retraites, pour cacher leur jeu et tomber à l'improviste sur les assaillants.

Les compagnies de Zouaves, envoyées en avant, « gravissent une colline boisée et disparaissent au milieu d'un profond silence. Les cœurs battent bien fort dans toutes les poitrines. Et certes, il y a quelque chose de solennel dans cette perspective d'une lutte prochaine ; l'âme, un instant livrée à elle-même, peut mesurer à loisir le court espace qui la sépare peut-être de l'éternité. Enfin, un coup de feu se fit entendre, d'autres se succédèrent plus rapides. Je ne dis point notre joie quand on vint nous dire : En avant, la sixième ! allez soutenir la droite ! » Nous montâmes au pas gymnastique, tandis que les Garibaldiens, abrités derrière les buissons, nous envoyaient des balles qui ne faisaient aucun mal. On éprouvait un certain plaisir à voir au bout de sa carabine, à deux cents mètres, ces chemises rouges dont la couleur présentait une cible resplendissante. C'était l'aristocratie garibaldienne, jeunes fanatiques, séduits par le beau rêve de l'unité nationale, plus dévoyés que méchants. Ou bien encore, Bersagliers et Piémontais travestis. Sur plus d'un cadavre, on recueillit des congés illimités, par lesquels le gouvernement italien octroyait gracieusement aux siens le droit de se faire tuer, sous les ordres de Garibaldi. Le reste n'était qu'un ramassis de brigands et de coquins, attirés par l'espoir du pillage.

« L'échange des coups du feu durait depuis quelque temps, mais cet exercice de tir plaisait peu à l'humeur bouillante du lieutenant-colonel de Charette. Il arrive au milieu des balles. « Mes amis, délogez-moi cela à la baïonnette ! » Et poussant son cheval au devant des Garibaldiens : « Allons ! j'irai seul ! » s'écrie-t-il. Il savait bien le contraire. Chacun se débarrassa de son sac, pour courir suivant l'inspiration de son courage ; les compagnies mêlées ensemble se dispersèrent dans toutes les directions. Un instant, l'ardeur des Zouaves fut contenue devant la Vigna Santucci. C'est un enclos de vignes entouré d'une muraille peu élevée, où s'élève une métairie, qui servait de retranchement aux Garibaldiens. La maison est bientôt prise d'assaut, le plateau évacué, l'armée pontificale y installe des pièces d'artillerie. Nous reprenons notre course désordonnée derrière les Garibaldiens ; chaque vigne, chaque maison est emportée pièce par pièce. » C'était une immense charge à la baïonnette, qui sur une étendue de plusieurs kilomètres, refoulait les ennemis vers Mentana ; hommes et chefs couraient pêle-mêle ; aucun commandement, si ce n'est : « En avant ! en avant ! » On n'obéissait plus aux sonneries de ralliement : l'élan, l'impétuosité prenaient la place des combinaisons stratégiques.

Dès le commencement de l'affaire, Théodore, grâce à ses grandes jambes, était arrivé aux premiers rangs. Au delà de la Vigna Santucci, il avait rencontré Carlos Cordonnier les deux amis, avec quelques camarades, se précipitent ensemble sur la route qui mène au village. Les balles pleuvaient si dru qu'il semblait téméraire de poursuivre ; déjà plusieurs Zouaves avaient dû renoncer à aller plus avant et attendaient, blottis dans le fossé, que le chemin fût praticable. « Mais, comme l'écrit Théodore, dans ces moments d'exaltation on ne songe qu'à avancer, en tuant le plus de monde possible. » Ils arrivent à un sentier dont le passage leur est disputé par des Garibaldiens, embusqués derrière une briqueterie ; Carlos tire une première fois. « Tiens, lui dit Théodore, prends mon fusil ; il est chargé, tu es plus habile que moi. » Un Garibaldien se découvre au même instant ; Cordonnier fait feu. « Descendu ! » s'écrie Théodore tout content.

Ce petit trait en dit long. Que de soldats, durant la bataille, sont comme grisés par le bruit, la poudre, l'animation, et brûlent inutlement leurs cartouches. « Il faut bien faire quelque chose ! » disait un jour un soldat à son chef, pour s'excuser de tirer à l'aventure. Théodore était de ceux qui ne perdent jamais leur présence d'esprit et leur calme. Ses camarades se rappellent encore l'avoir vu s'avancer tranquillement, au milieu de la route de Mentana, se dresser de toute sa taille au milieu des projectiles, épauler son fusil, et tirer à coup sûr comme à la cible. Après quoi, il se masquait derrière quelque taillis pour recharger son arme, et recommençait la même manœuvre sans sourciller.

Les ennemis étaient rentrés précipitamment dans le village. Du haut des murs, ils dirigeaient un feu terrible contre les Pontificaux, qui les avaient suivis la baïonnette dans les reins. Par bonheur, les Zouaves purent se retrancher derrière des meules de paille et de foin, à quelques mètres seulement des remparts. Là, Théodore combattit quatre heures durant. « La bataille devint affreuse. Plusieurs fois nous nous élançâmes sur les maisons, mais les hommes tombaient trop nombreux ; c'étaient des pertes inutiles. Les Garibaldiens, protégés par les fenêtres, pouvaient ajuster à leur aise, tandis que nous étions obligés, pour décharger nos carabines, de nous mettre à découvert. L'ennemi épiait ce court intervalle, ses coups ne portaient que trop juste.

« J'étais à côté de Moeller quand il fut blessé, tout à la fin du combat. Comme il pénétrait dans la ville, une balle le frappa à l'épaule ; il s'affaissa derrière une grande cuve qui le protégeait. Il put encore se relever seul ; sa figure exprimait la souffrance et le bonheur : « Je suis content, disait-il, c'est moi qui suis entré le premier ! » Son courage a été admirable, je dirai presque téméraire. Toujours en avant, il paraissait ne point s'apercevoir qu'il était au milieu des balles. J'espère que sa blessure ne sera point grave ; en tous cas, nous ne pouvons qu'envier son sort. Le soir, il me disait : « Je suis tout disposé à lier connaissance avec le Père Éternel. »

Paul Doynel tomba, lui aussi, à côté de Théodore ; « Mon cher, lui dit-il, je suis perdu ! » Deux balles lui avaient traversé le corps et il s'avançait en se soutenant sur son fusil, comme il eût fait d'une béquille. Lorsqu'on lui parla d'amputation à l'ambulance, il répondit simplement : « Un bras de moins pour l'Église, ce ne sera pas mal. »

« Vers trois heures et demie, les Français arrivèrent devant les murs de Mentana, s'annonçant d'une manière tout à fait significative, par une décharge de cinq minutes. Quelle chose épouvantable que ces fusils chassepots! On aurait cru entendre un roulement de tambour. Pour la première fois que nos soldats se servaient de pareilles armes, il est heureux que l'épreuve en ait été faite sur les ennemis de la Papauté.

« La nuit vint terminer la lutte ; l'armée campa sur les hauteurs environnantes, afin de cerner tout passage. Le froid, la fatigue, le regret donné aux morts, la joie de retrouver les camarades, un sommeil interrompu par de fréquentes alertes, tels furent les incidents de cette nuit. Si j'avais le temps, je vous montrerais tout ce que la guerre a de pittoresque et de gai : cette agitation des camps, des feux du soir, ces innocents maraudages. Chacun de nous revenait chargé d'un magnifique révolver, d'une baïonnette, d'une casquette garibaldienne, d'une chemise rouge. Comme, selon les prévisions, nous devions nous battre encore plus rude le lendemain, je n'emportai qu'une baïonnette ennemie. Il y en eut qui trouvèrent moyen d'enlever les chevaux des chefs. »

Sur la champ de bataille, la charité chrétienne succédait à la bravoure : c'était toujours l'héroïsme sous une autre forme. Infirmiers volontaires, nobles dames, filles de Saint-Vincent de Paul rivalisèrent durant la nuit de soins et de délicatesse auprès des blessés, sans distinction d'amis ou d'ennemis, tandis que les aumôniers continuaient à ouvrir le ciel aux moribonds, comme ils avaient fait pendant tout le combat au milieu des balles. Le matin, quand le soleil parut, les Garibaldiens, qui avaient eu le temps de reconnaître leur désarroi, se hâtèrent de capituler. La victoire était complète ; la bonne cause triomphait.

« Les prisonniers furent conduits en longue file au château Saint-Ange, sous l'escorte des soldats français. Le reste avait pris la fuite durant la bataille, et avait réussi à regagner la frontière. Les ennemis laissaient sur le terrain huit cents tués ou blessés : l'armée pontificale comptait environ deux cents hommes hors de combat. Quant à Garibaldi, on ne vit même pas l'ombre de son panache blanc. Il avait annoncé aux siens qu'il suffirait de chasser à coups de crosse les vils mercenaires étrangers. Au plus fort de la lutte, il prit la fuite vers les frontières. Quelques Zouaves virent une voiture qui tourna bride brusquement à leur approche. Peut-être renfermait-elle la grande âme de Garibaldi. Il s'était écrié : « Rome ou la mort ! » Ne pouvant obtenir la première, il faisait sans trop de peine le sacrifice de l'autre.

« Pour moi, je suis encore à me demander comment je me trouve maintenant sur mes jambes. J'ai entendu tant de balles siffler à mes oreilles, j'ai vu tant de blessés à mes côtés ! Un carabinier. en tombant sur moi, m'a renversé au moment où je visais. Vous dire mes impressions, chers parents, serait chose difficile ; elles sont si étranges et si variées ! Les premiers coups de feu ne m'ont produit aucun effet. Au bout de cinq minutes, j'avais déjà le visage et les mains noires de poudre, et, dans ma précipitation, j'avais avalé la moitié d'une cartouche, ce qui me donnait un semblant de barbe autour de mes lèvres. En un rien de temps, nous avons parcouru, sans nous en douter, l'espace de trois quarts de lieue.

« Au milieu du combat, il y a des moments où le cœur vous revient avec toute sa sensibilité. Oh ! alors la tristesse vous prend. Si vous saviez comme elles sont déchirantes les plaintes des pauvres blessés, comme il en coûte de voir un ami baigné de sang ! Il y a des blessures si affreuses ! Pendant le combat je rencontrai M. Wyart ; nous nous embrassâmes, heureux de nous retrouver vivants. Le lendemain, j'ai parcouru tout le champ de bataille. Les morts étaient encore étendus à l'endroit où ils avaient été frappés : on reconnaissait un camarade, un homme de la compagnie ; partout des débris d'armes. Les cadavres des Garibaldiens étaient espacés sur une lieue de terrain. Leurs blessés mouraient comme des chiens, refusant tout secours, avouant hautement qu'ils voulaient aller en enfer. Qu'ils étaient beaux, au contraire, les soldats chrétiens ! Je ne puis oublier la ravissante figure de Watts Russel, Zouave de dix-sept ans, la plus jeune victime de cette glorieuse journée, et on peut bien le dire une des plus pures. Il était tombé vers le soir atteint d'une balle au front, sans pouvoir proférer une seule parole. Il était encore là, étendu près des meules, beau comme un ange, fidèle à sa devise qu'il portait sur lui : *Mon âme, aime Dieu et va ton chemin !*

« Le 4 novembre, nous fîmes notre entrée dans Monte-Rotondo. Pauvre ville, elle avait été rudement éprouvée! Durant huit jours, les Garibaldiens s'étaient imposés en Vandales : absence complète de vivres, désolation partout. Quelle pénible impression en voyant les églises, et en particulier la cathédrale. La porte du tabernacle était transpercée d'un coup de baïonnette, les autels, dépouillés de leurs ornements, les images et les statues, affreusement mutilées ; on n'avait rien respecté. Les Zouaves hollandais baisaient en pleurant les traces de ces profanations. L'un d'entre nous trouva sur le cadavre d'un Garibaldien un ciboire et douze hosties. Voilà des gens qui s'intitulent des libérateurs, voilà leurs dispositions en marchant au combat. On dressa un autel sur le devant de la cathédrale ; une messe fut célébrée par l'aumônier ; j'y assistai en esprit d'expiation. Nous passâmes environ deux jours à Monte-Rotondo, privés de tout.

« Hier nous rentrions à Rome, au milieu des ovations les plus magnifiques. Notre compagnie marchait en tête de toute la colonne. La route de Monte-Rotondo était couverte de voitures, qui venaient à notre rencontre. Quand nous passâmes la Porta Pia, ce fut un enthousiasme indescriptible ; les timides n'avaient plus peur de se montrer : c'étaient des cris : « *Viva i Zuavi ! Viva Pio IX !* » Nous remarquions beaucoup de voix françaises. Plusieurs se précipitaient sur nous, pour serrer nos mains noires et suantes. Le colonel de Charette, fièrement campé sur son cheval garibaldien, apparaissait à la foule comme le héros du jour. Grand nombre de soldats s'étaient coiffés de la casquette garibaldienne, pour remplacer les képis égarés durant la bataille, ou tenaient au bout de leur carabines des baïonnettes ennemies. Nous marchions crânement avec nos dépouilles ; c'était un beau moment ! J'essayai autant que possible d'élever mon âme à Dieu ; lui seul est le véritable invincible, le vrai triomphateur.

« Le coup est porté aux Garibaldiens, ils ne s'en relèveront plus. La tranquilité est revenue dans Rome, que nous avons laissée si agitée. Les soldats français, qui nous traitaient en enfants, estiment et aiment les Zouaves ; nous fraternisons à merveille ; ils ne s'attendaient nullement à ce qu'ils ont vu et ont témoigné leur étonnement : « En voilà, disaient-ils, qui marchent numéro un ! on pourrait les mettre à notre tête ! « S'ils connaistaient le secret de notre force, ils ne s'étonneraient plus. Après une marche de six heures, sac au dos, j'ai été immédiatement nommé de garde au Capitole. Que les temps sont changés ! Autrefois les triomphateurs y étaient menés par quatre chevaux blancs, pour recevoir de splendides honneurs ; maintenant ils y montent la faction prosaïquement, exposés au froid et à tous les vents du ciel. Nous continuons de coucher sur la paille dans les corridors glacés de l'Ara Cœli : ce n'est plus ma chambrette ni mon bon feu.

« *P. S.* C'est le jour de Saint-Hubert que commença le combat de Mentana. Quelle partie de chasse ! »

« Le feu des chassepots était dirigé sur un groupe de maisons, et les Garibaldiens n'eurent garde de se montrer, tout le temps que dura cette effroyable décharge. Les murs seuls eurent à la supporter, et aujourd'hui encore ils en gardent l'empreinte. Certes, loin de nous la pensée de diminuer le rôle de l'armée française, et de lui ravir la moindre parcelle d'une gloire si bien acquise. Mais il est bon de flétrir l'injustice de ceux qui s'obstinent à lui attribuer tout l'honneur de la journée. Son drapeau fut comme une menace sur le champ de bataille, et jeta l'épouvante au cœur des Garibaldiens ; elle contint par sa présence les bataillons piémontais, campés à quelques milles du terrain de la lutte; enfin, grâce aux habiles manœuvres, exécutées par elle aux abords de Monte-Rotondo et dans la plaine, elle intercepta les renforts ennemis. Mais encore une fois, toutes les positions avaient été enlevées, lorsqu'elle vint prendre une part active à l'affairc. Les vaincus jugèrent moins humiliant de rejeter leur défaite sur les merveilles des chassepots, et ce fut pour tous les ennemis de l'Église un dédommagement, que d'exclure l'armée pontificale d'un triomphe acheté par sa bravoure. »

(A suivre.)

CHRONIQUE LOCALE

ROUBAIX

Banque de France. — Succursale de Roubaix-Tourcoing. — Voici quelles ont été, en 1886, les opérations de la succursale Roubaix-Tourcoing qui est classée septième comme importance.

Les effets escomptés chiffrent par . . .	154.380.500
Les effets au comptant, avances, billets à ordre, chèques et virements, opérations sur matières d'or et d'argent s'élèvent à.	37.184.700
Au total.	191.565.200
ayant donné un produit brut de. . . .	246.901
et un bénéfice de 170.601 fr,	

Ce bénéfice a été inférieur à celui de l'année précédente puisque de 7e que retrouvait notre succursale, comme rendement, en 1885, elle a passé au 16e rang. en 1886.

D'ailleurs le montant des opérations, dans cette dernière année, a donne une différence en moins de 40.270.800 fr.: ces opérations avaient été en 1885 231.836.000 fr.. elles ne se sont élevées en 1886 qu'à 191.565.200 fr.

La succursale de Roubaix-Tourcoing a, pendant l'année écoulée, mis en recouvrement ici même 97,865 effets pour une valeur de 134.288.900 fr.

L'escompte a, durant la même période, porté sur :

1° 28.027 effets tirés sur Paris pour une somme de 43.489.000 fr., donnant, par effet, une moyenne de 1.569 fr. pour la somme et de 13 jours comme échéance.

2° 21.211 effets tirés sur place pour une somme de 41.271.700 fr., donnant, par effet, une moyenne de 1.700 fr. pour la somme et de 13 jours comme échéance.

3° 92.117 effets tirés sur les autres succursales pour une somme de 69.519.200 fr., donnant, par effet, une moyenne de 800 fr. sur la somme et de 16 jours comme échéance.

Au total 141.355 effets s'élevont à 154.380.500 fr.

L'importance des avances sur titres a été de 1.577.700 fr. et les autres opérations : billets à ordre, virements, chèque, encaissement de coupons, etc., ont chiffré par 35.606.930 fr.

Les billets à ordre, chèques et virements fournis en 1886 se décomposent comme suit :

par la Banque et sur la succursale. . .	33.213.580
billets à ordre. . . .	396.920
par la succursale chèques.	31.944.020
virements	3.265.990

Les diverses opérations ont donné les résultats suivants :

Escompte (réescomptes comprends) . . .	207.872 »
Avances sur titres	36.801 »
Intérêts divers	2.228 »
Total du produit brut.	246.901 »
Frais.	76.300
Bénéfices.	170.601 »

Sur un tableau comparatif des moyennes établies sur les principaux comptes des succursales de la Banque pour les années 1884, 1885 et 1886, Roubaix-Tourcoing est porté comme suit :

	MOYENNES		
	du Portef.	de l'encaisse	des compt.-cours.
1884	19.675.000	2.555.000	185.000
1885	16.181.000	3.852.000	201.000
1886	6.717.000	3.095.000	200.000

Pour les opérations d'escompte, elles ont présenté une diminution sur les années précédentes : portées pour 154.381.000 fr. en 1886, elles avaient été de 201.262.000 fr. en 1885 et de 239.052.000 en 1884.

Commissions municipales. — Les 1re et 3e commissions se réuniront lundi, 28 février, pour examiner les questions suivantes :

1. Ouverture de rues diverses ; pétition de M. Charvet ; rapport. — 2. Prolongement des rues du Coq-Français et de la Potennerie ; proposition de M. Guillaume Lefebvre. Rapport. — 3. Construction d'un bâtiment annexe aux archives municipales; réception définitive. — 4. Projet d'installation de bouches à eau pour pompes à vapeur. — 5. Affaire Delcroix Planquart. — 6. Rue du Pile ; projet d'alignement. — 7. Suppression du passage à niveau de l'Allumette et son emplacement par un passage inférieur. — 8. Construction d'un viaduc, rue des Arts. — 9. Boulevard de ceinture : section du sud-Est.

La nouvelle église du Raverdy. — Nous avons parlé y a quelques mois, de l'érection prochaine d'une nouvelle église dans le quartier du Raverdi. Il parait que les travaux vont commencer dans les premiers jours du printemps. M. Auguste Dupire, architecte, vient d'être chargé par la commission diocésaine d'ériger ce monument.

Le plan dressé par M. Dupire est tout à fait original, il promet un temple fort joli. La future église, qui comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire sera placée sous le vocable de Saint-Jean Baptiste, se composera d'un grand chœur et de deux nefs latérales.

La façade sera percée de trois portails ; au-dessus des deux portails correspondant aux nefs du chœur se dresseront deux superbes flèches d'une hauteur de quarante mètres, entre lesquelles on élèvera la statue de Saint Jean-Baptiste. Les voûtes du chœur atteindront une hauteur de vingt-cinq mètres.

A ce propos, on nous dit que les listes de souscriptions ouvertes pour subvenir aux frais qu'entraînera l'érection de l'église du Raverdy sont couvertes de signatures, et rencontrent partout le plus bienveillant accueil.

Roubaix possèdera donc bientôt un nouveau temple de plus. L'église du Saint-Rédempteur est à peine achevée et voilà que déjà on se met à l'œuvre pour ériger un nouveau monument, témoignage éloquent de la piété et de la charité des Roubaisiens.

Le R. P. Lacouture dont nous avons, l'an dernier, écouté avec tant d'intérêt les savantes instructions, donnera à partir de mardi prochain, à huit heures du soir, en l'église Notre-Dame, et pendant tous les mardis de Carême, des conférences sur la méthode rationnelle. Tous les vendredis, à six heures du soir conférence pour les dames.

La Société de Saint-Vincent-de-Paul se réunira, dimanche 27 février, à 7 heures dans la chapelle du patronage St-Joseph, où une messe sera dite à l'intention des membres de l'œuvre. Le lendemain, lundi, à 6 heures et demie du soir, toutes les conférences de la ville tiendront une assemblée générale dans leur local de la rue de la Paix.

M. l'abbé Cateau, professeur au collège Notre-Dame-des-Victoires adressera une allocution.

La conférence de géographie donnée, samedi soir, par M. Petit, président de la Société de Géographie de Boulogne, présentait un intérêt direct pour notre Centre commercial et industriel. Le sujet était « les Mers du Nord ». M. Petit l'a traité avec une grande autorité. Nous y reviendrons.

On nous communique l'arrêté suivant :

« Classement et règlement des alignements de la rue de Denain. — Enquête d'utilité publique.

» Nous, maire de la ville de Roubaix,

» Vu la délibération du Conseil municipal en date du 3 décembre 1886 par laquelle ont été adoptés le classement et le règlement des alignements de la rue de Denain ;

» Vu le projet dressé par M. le directeur de la voirie municipale ;

» Vu l'ordonnance réglementaire du 23 août 1835 ;

» Vu l'arrêté de M. le préfet du Nord en date du 4 février 1887 ;

» Considérant qu'il y a lieu de soumettre le projet aux formalités d'enquête voulues par les lois et les règlements ;

« ARRÊTONS : Art. 1er. — Pendant quinze jours, du 2 au 16 mars prochain, le projet et les pièces ci-dessus visées seront déposés au secrétariat de la Mairie afin que les habitants puissent en prendre connaissance.

» Art. 2. — A l'expiration de ce délai les 17, 18 et 19 du dit mars, de 3 à 4 heures du soir, dans l'une des salles de l'Hôtel-de-Ville, M. Louis Pluquet, maire de la commune de Croix recevra les réclamations et les observations relatives à l'utilité publique du projet dont il s'agit. »

Un fiacre descendait tranquillement, samedi, vers cinq heures du soir, la rue Salomon de Caus, lorsque, arrivé à la hauteur de la rue Descartes, le cheval prit peur, on ne sait pourquoi, et malgré les efforts du cocher, tourna si brusquement qu'une roue se brisa. En même temps, entraîné par la secousse, l'animal tomba, et une personne âgée, Mme N... qui était dans la voiture, ouvrit la portière pour descendre en hâte et fut précipitée sur le sol.

Aussitôt les passants firent cercle autour d'elle et la transportèrent dans une pharmacie voisine. La pauvre dame était évanouie, mais, heureusement, n'avait aucune blessure grave ; elle n'avait qu'une simple égratignure à l'arcade sourcillière gauche. Quand elle eut reçu les premiers soins réclamés par son état, Mme N.., fut reconduite à son domicile.

Le cocher et le cheval en avaient été absolument quittes pour la peur.

Un agent a arrêté, dans la journée de samedi, trois compagnons Emile M., Louis S. et Jean B., qui, après s'être promenés ensemble, avoir bu ensemble dans un grand nombre de cabarets, s'étaient arrêtés rue du Fort et échangeaient force coups de poing et coups de pied. Respectant une aussi touchante camaraderie, la police les a mis tous trois au dépôt.

Rencontrant, samedi, rue du Collège, une virago haute en couleur, qui mendiait de porte en porte, un sergent de ville la pria de vouloir bien le suivre au commissariat du 1er arrondissement. La bonne femme refusa net. L'agent voulut l'entraîner. La mégère entra alors dans une grande colère, prodiguant les injures et les qualificatifs de toutes sortes. Un rassemblement se forma. Il fallut qu'un collègue vint à la rescousse pour emmener cette forcenée.

C'est une ménagère, Julie D... qui, expulsée, a déjà été deux fois reconduite à la frontière.

Wasquehal. — Un vieux rentier, M. Auguste Berlinghen dormait profondément, l'autre nuit, lorsqu'un violent coup de sonnette retentit soudain. Tout d'abord, il ne bougea point, mais le timbre s'étant fait entendre de nouveau, il se leva précipitamment, ouvrit sa fenêtre et demanda à l'inconnu ce qu'il désirait.

Le feu est chez vous lui cria-t-on !

— Le feu !

— Oui, le feu ; la *cahutte* de votre jardin flambe comme un paquet d'allumettes.

— Merci, repondit M. Berlinghen, et il descendit aussitôt. Le charitable voisin qui venait de l'avertir n'avait pas menti ; de larges flammes lèchaient le toit de chaume de la petite cabane en question.

Heureusement, M. Berlinghen, aidé de son domestique, ne fut pas longtemps à se rendre maître des flammes. Les dégats, qui ne sont couverts par aucune assurance, n'ont qu'une importance très faible.

FEUILLETON DU 28 FÉVRIER 1887. — N° 68

LA CASSETTE DE FER

Par Pierre ZACCONE

DEUXIÈME PARTIE

XVII

SUITE.

— Ah ! tu ne me dis pas tout! s'écria-t-elle au comble de l'effroi...

— Raymonde !... balbutia Laura.

— Quel projet est le tien ?

— Tais-toi !

— Tu vas chez le comte ?

— Oui.

— Que vas-tu y faire ?

— Je ne sais... je ne puis.

— Laura, tu veux en vain me tromper ! mon amitié ne te laissera pas accomplir tes funestes desseins, que j'ignore. Tu vas t'éloigner, dis-tu ?... tu te rends chez le comte ?... Eh bien... je ne te quitte pas ; je m'attache à toi... et où que tu ailles, je t'accompagnerai.

— Jamais.

— Je vais prévenir madame Pradié.

— Non ! non !... je ne veux pas... par pitié, ne me pousses pas au désespoir.

Au lieu de répondre, Raymonde s'était prise à écouter.

Au bas de l'escalier du pavillon. on parlait.

— Ma mère ! fit Laura en devenant blême.

— Ah ! c'est le ciel qui l'envoie ! s'écria Raymonde...

Et précipitamment, elle s'élança au-devant de madame Pradié.

Le dessein qu'avait formé Laura, elle ne le connaissait pas. — mais maintenant elle se sentait prise d'une peur folle, — à tout prix, il fallait l'empêcher de s'éloigner, et l'arrivée de madame Pradié était un secours providentiel.

— Laura ! ma fille ? interrogea aaidement la jeune veuve, dès qu'elle aperçut Raymonde.

— Elle est là, se hâta de répondre cette dernière.

— Dieu soit loué ! J'étais inquiète ; on m'a dit qu'elle était sortie, et je ne sais quelles idées folles m'ont traversé l'esprit. La malheureuse enfant. Je veux la voir.

— Venez ! venez !

Elles montèrent au premier étage. Raymonde était toute joyeuse de cette intervention inattendue.

Mais quand elle pénétra dans la chambre, elle recula d'épouvante.

Laura avait disparu.

Elle avait pris par l'escalier de service, et venait de gagner la rue.

— Laura ! appela madame Pradié.

Mais rien ne répondit. Elle se sentit frappée au cœur, comme d'un coup de stylet.

Raymonde restait elle-même inerte et glacée et près de défaillir.

— Où est-elle donc ? insista madame Pradié en jetant autour d'elle un regard égaré.

— Peut-être est-elle retournée à sa chambre, dit Raymonde hésitante : elle était bouleversée, elle m'a confié tous ses chagrins : avec moi, elle se livre sans réticences, mais quand elle a entendu votre voix...

— Elle s'est enfuie !

— Elle a eu honte.

— Je l'effraye !

— Non, elle vous aime profondément, elle me l'a dit ! si vous l'aviez vue pleurer dans mes bras, au souvenir des chagrins qu'elle vous avait causés, me suppliant d'implorer voire pardon !

— Mais, pourquoi n'est-elle pas venue elle même ; est-ce que le cœur d'une mère n'est pas toujours ouvert à son enfant ?il faut qu'on aille lui dire...

— Pas maintenant ! Croyez-moi ! laissez le calme, l'apaisement rentrer dans son esprit, et, plus tard, si vous voulez, nous irons toutes deux.

— La malheureuse enfant ! soupira madame Pradié, qui s'assit, sans trop savoir ce qu'elle faisait.

Elle ne croyait pas que Raymonde la trompât... elle ne pouvait supposer que Laura ne fut pas à l'hôtel, ainsi qu'on le lui assurait, et pourtant, elle était sourdement inquiète, et sentait comme un souffle de malheur passer autour d'elle.

Elles restèrent ainsi plus d'une heure, madame Pradié écoutant presque docilement ce que lui contait Raymonde qui s'ingéniait à lui parler de Laura.

Mais elle-même était bien distraite... Tout en parlant, elle prêtait l'oreille aux bruits du dehors, cherchant à démêler quelque chose chose qui la rassurât.

Mais ce quartier est désert, et le silence y règne dès que la nu